

Je photographie des paysages depuis plus de 20 ans. C'est à travers ce sujet que je m'exprime. Je m'intéresse à la notion de temporalité dans la représentation du paysage. J'explore des temporalités psychiques entre chronicité et histoire (traversé), et des temporalités culturelles à travers l'Orient (l'Islam au Yémen) et l'Occident à travers ma propre culture.

Cette recherche sur la perception du temps à travers sa représentation dans le paysage m'a conduit à l'élaboration d'une œuvre sur les espaces traumatiques et les pays en processus de paix. Ces scènes constituent (pour moi) des espaces (géographiques) qui sont le champ de mon expérimentation et de ma réflexion.

Je travaille plus particulièrement dans les zones dites frontières au Proche Orient et Moyen Orient mais aussi en Asie du Sud Est, en Afrique de l'Est et en Europe.

Israel-Palestine.

J'écris sur une frontière dont l'opacité bouleverse le regard.

Je parle ici d'images, des images que je réalise dans ces lieux depuis plusieurs années. Ce travail devient pour moi une question aujourd'hui au moment où la séparation est un « fait accompli », où l'accès aux Territoires est de plus en plus difficile, je pense à Gaza inaccessible et au manque que ces images font subir.

L'image est aujourd'hui empêchée, sous contrôle. En Occident on ne reçoit plus d'images de Gaza, des Territoires, après en avoir été abreuvé par un flot continu et orchestré.

(*grande mise en scène du retrait des colons de Gaza, destruction du siège de la télévision Al Arabia à Gaza , travaux en ligne sous l'Esplanade)

Je suis venue pour la première fois à Jérusalem en Juillet 1999. C'est là que je voulais commencer mes recherches au Moyen Orient, dans ce lieu où se croisent l'espace et le temps. J'ai voulu appréhender cette cité indépendamment d'aucune foi ou de croyance à un texte écrit mais comme la perception visuelle d'un ordre urbain unique, cherchant à la ressentir plutôt qu'à la décrire.

J'étais alors invitée par l'ancien directeur du musée d'Israel dans le cadre d'une résidence afin de réaliser un travail photographique sur Jérusalem.

J'étais aussi à ce moment engagée dans une mission que je mettais en place en France à la demande du ministère de l'Environnement, un Observatoire Photographique du Paysage, dont le but (la visée documentaire) était d'enregistrer l'évolution des paysages dans le temps, et de constituer un fond d'archives sur le territoire national.

Imprégnée par cette démarche et me déplaçant constamment dans Jérusalem et ses environs, j'ai pu lire dans le paysage les premières traces de l'occupation autour de la ville. C'était un peu plus d'un an avant la deuxième Intifada.

Et puis je me suis éloignée de Jérusalem, j'avais besoin de la voir de loin, de m'en écarter.

J'ai loué une voiture et rejoins Jéricho, puis Gaza où je suis restée seule pendant trois jours.

De cette période, dans ma photographie, les traces restent celle de cet écart, de cette frontière, de cet entre-deux possible.

Gaza aura été l'image la plus forte, la plus éprouvante de ce voyage, celle qui reste pour moi aujourd'hui inaccessible et manquante et qui bouleverse la perception de l'espace et du temps.

Je suis revenue ensuite en 2004 et j'ai séjourné dans le pays pendant trois mois et demi à l'occasion de deux voyages, en Mars et Avril, puis en Octobre.

A cette époque, en Mars 2004, je présentais une exposition intitulée « Espaces désertés » à la Fondation Al-Ma'mal à Jérusalem, exposition que j'ai présentée quelques semaines plus tard en Israël au musée Ein-Harod. Des images de la frontière Erythréo-Ethiopienne et de la synagogue d'Asmara, un désert, espace ouvert et vide, et une synagogue, espace intime mais également vide, car Asmara est une ville vidée de sa communauté juive. Cette métaphore de la frontière dans l'exposition me permettait d'entrer dans une histoire et de confronter des expériences, des lieux, des gens.

L'année 2004, témoin de la fin du règne de Yasser Arafat et de la construction du mur correspond à un moment de tension extrême. Le contact était rompu entre les populations et je me trouvais confrontée à une rupture continue dans le paysage. L'enfermement se matérialisait sous mes yeux. J'ai travaillé dans un mouvement entre les lieux et les gens, passant d'un monde à l'autre. Je ne cherchais pas à représenter cet enfermement mais à travailler dedans.

J'ai commencé à cette époque à faire des relevés de terrain au niveau des zones frontières autour de Jérusalem lors de mes passages. C'est dans ce mouvement que s'est installé mon travail.

Le passage de l'exposition de Jérusalem à Ein-Harod a correspondu au lendemain de la mort de Cheikh Ahmed Yassine à Gaza, l'expérience du passage aura été pour moi violente, éprouvante émotionnellement, j'avais le sentiment de rejoindre un lieu et d'en perdre un autre, et la sensation de ne pas pouvoir connecter une pensée sur un paysage/ et un mouvement.

En Octobre 2004 je suis revenue poursuivre ce travail de relevé de terrain et j'ai continué à prendre en photos les lieux de passage où je circulais, je photographiais comme pour vérifier, pour conserver le temps. Je photographiais à nouveau les mêmes lieux pour enregistrer leurs mouvements et leurs transformations, pour trouver des repères.

Je me suis installée dans le temps. Produire des représentations de ces paysages permet d'en conserver la mémoire, de les penser en quelque sorte.

Je reviens depuis de façon régulière poursuivre cet enregistrement du temps et de l'espace au niveau de ces zones frontières.

Je travaille aussi dans les lieux, comme par exemple à Naplouse après les dernières élections qui ont portées le Hamas au pouvoir ou à Tel Aviv en janvier dernier.

J'ai aussi travaillé au Sud Liban en septembre 2006.

Aujourd'hui la séparation est un « fait accompli ». Je trouve que Jérusalem a perdu de sa saveur et que les choses ont fui.

Je me questionne sur le fait de poursuivre ce travail. Quel sens lui donner ? Le plus important me semble aujourd'hui d'en parler, d'en témoigner, de rendre les images, les paysages.

Si l'on peut considérer le temps du travail, sa durée, comme l'élaboration d'une structure émotionnelle, c'est aussi dans sa forme une base documentaire qui permet de garder l'espace ouvert.

Dans nos sociétés occidentales, les paysages existent par les représentations que nous en avons, dans la peinture, puis dans la photographie. Ces paysages existent grâce aux images. En tant que photographe il me semblait important, essentiel, de produire des images des paysages de Palestine.

Dans ma photographie le paysage n'est pas une continuité mais une accumulation. Une accumulation de temps, de moments.

Je travaille sur la frontière. La frontière ici est quelque chose de très violent qui se matérialise par un mur. L'espace se ferme, et paradoxalement, à force de tourner sur moi-même, il s'ouvre, il se déplie dans ma photographie. Mes images sont de grands bandeaux, des paysages séquencés, fictionnés, qui deviennent peu à peu des bandes opaques et dont la densité altère notre perception.

La violence faite au paysage altère notre vision, perturbe la continuité psychique d'un espace contenant. La forme du travail devient paradoxalement une enveloppe contenant, une volonté de continuité face à une impossibilité à pouvoir penser l'Autre. L'aspect documentaire interroge ce que ces bouleversements font subir à notre regard et témoigne de l'évolution de ces zones frontières, de cet enfermement.

Anne-Marie Filaire

Paris, mai 2007